

Un Amour Assourdissant

Ce jour-là, septembre en plein été s'était déguisé en indien et le parc, magnifique sous le soleil automnal, avait rappelé à lui ses meilleurs adeptes. Clotilde, toujours de ceux-là, ne trouva néanmoins aucune place assise sinon sur les bancs de l'aire close et bruyante des tout-petits, autour du bac à sable. Indifférente aux cris des enfants, elle s'était assise et avait commencé la lecture de son livre. Un homme entra, grandi d'une petite fille sur le dos. Elle n'entendit pas le couinement du portail quand il le poussa mais la grande ombre mouvante, à ses pieds, l'intrigua. Elle leva les yeux, le vit... et ce fut... ce fut comme un coup au cœur, une douleur fulgurante qui lui transperça le corps et l'âme et elle dut batailler ferme pour ne pas sombrer sous le choc : c'était lui, elle le reconnaissait, c'était lui qu'elle attendait, endormi au plus profond de ses rêves, depuis toujours, depuis l'éternité ! Son cœur, stupide, frappait maintenant dans ses tempes et son souffle court marchandait à l'air l'oxygène. Lui, indifférent à sa souffrance, avait déposé l'enfant sur le sol et extrayait maintenant, d'un sac Mickey ridicule, les classiques du bac à sable : le seau vert, la pelle bleue et le râteau toujours trop rouge. Le regard masqué derrière ses lunettes et le livre en bouclier sur la bouche, Clotilde tenta de se ressaisir. C'était difficile car son esprit malmené, dans la même seconde, par deux informations contradictoires, demandait grâce et pleurait sur tant d'iniquité ! Car indéniablement elle l'avait reconnu, c'était lui l'homme de sa vie, cela ne faisait aucun doute, pourtant il surgissait brusquement dans son existence, sans pudeur, alourdi déjà d'une progéniture étrangère !? Quelque chose avait cloché, mais quoi ? L'homme s'était assis dans le sable, près de sa fille. Niais, il lui remplissait son seau qu'il tassait aussi avant de, prudemment, le renverser. La petite fille alors souriait, entourée bientôt d'une couronne clone de pâté. Clotilde s'était enfin calmée et, sourde, sa souffrance s'estompa également. Anesthésiée et les yeux fixes, elle regardait maintenant l'homme : il était vraiment beau et tellement plus encore... Occupé à son ouvrage, ses gestes lents et félins ajoutaient à son charme une petite touche raffinée d'aristocrate en vacances. Concentré, il ne voyait personne, s'adressant seulement à l'enfant. Clotilde ne tenta même pas de décrypter ses paroles, il était de profil et elle n'avait aucune possibilité, malgré la proximité, de lire sur ses lèvres. Par contre la petite fille était exactement face à elle...

- C'est la maison de Lilou.

Lilou, par chance, articulait parfaitement : le cercle constitué de pâtés délimitait son territoire, c'était logique. Clotilde sourit en elle-même, elle avait déjà le début d'une information !

- Encore !

L'homme lui répondit quelque chose mais la petite insista :

- Non, encore !

Patient, l'homme alors s'attaqua à l'édification d'une deuxième enceinte, cerclant avantageusement la première. Malheureusement ce nouveau chantier, pharaonique, fit tourner la tête de la petite fille, attentive à la progression circulaire des travaux, et il fallut à Clotilde 360 longs degrés d'agacement avant de retrouver l'enfant face à elle.

- C'est la maison de Lilou.

Bon, ça, elle l'avait déjà compris !

- Donne ta main, viens avec moi.

Elle invitait l'homme au centre de son univers bien trop petit pour tenir à deux.

- Elle est où Maman ?

La phrase lui fit mal et pendant quelques secondes Clotilde se demanda si elle n'aurait pas préféré que l'enfant fût orpheline...

- Et Papa, alors, il vient quand ?

A ces mots, immédiatement Clotilde regretta ses mauvaises pensées qui n'avaient, d'ailleurs, plus raison d'être. Ainsi « Son » homme n'était pas le père ! Merci-Jésus-Marie. Immédiatement, le cœur de Clotilde, fébrile, se remit à battre le rappel de ses émotions les plus troubles. Il n'était pas le père... l'oncle, le cousin, un ami peut-être mais pas le père et, évidemment, cela changeait tout ! Le soleil dans son ciel brillait à nouveau et déversait maintenant dans son corps une chaleur bienfaitrice. Apaisée, elle les observa cette fois avec des yeux différents. Lilou maintenant, consciencieusement, détruisait la double enceinte sous l'œil navré de...de ... Elle s'irrita de ne pouvoir donner un nom à l'objet même de son désir. Pragmatique et folle, comme à son habitude, elle décida qu'il s'appellerait

pour l'instant « Christophe », en référence peut-être, à sa première apparition avec l'enfant sur les épaules. Lilou avait fini son travail et Christophe avait ressorti le sac Mickey. Non, pas déjà ! Elle ne savait encore rien de lui, ni son nom, ni son adresse, ni même s'il reviendrait ! S'il partait maintenant, c'est sûr qu'elle le perdrait. Désespérée, c'est Lilou, compatissante, qui avait pleuré pour elle son désespoir :

- Non, encore, encore, je veux jouer encore...

Inquiet de l'impact des cris sur l'assistance, Christophe s'était retourné vers les bancs et l'assemblée sévère des mamans. Clotilde alors, avec Dieu, avait joué son dernier joker et cela lui avait permis de lire sur les lèvres convoitées cette phrase libératrice :

- Lilou, calme-toi voyons, nous reviendrons mercredi, comme d'habitude...

Clotilde n'écoutait plus les pleurs de Lilou, elle décomptait déjà les quatre jours, les 96 heures et les x minutes qui la séparaient du mercredi. Pendant ce long calcul, le sable, indifférent, avait absorbé les dernières larmes de Lilou et Christophe en avait profité pour la remettre en selle.

- Dis au revoir au bac à sable.

- Revoir bac à sable !

Caracolant, la petite fille avait encore henni deux fois le cri du cheval puis, brutalement, l'une sur l'autre, ils avaient soudain disparu... Clotilde resta un moment immobile, épuisée de tant d'émotions avant de se lever et de marcher, hébétée, vers la maison.

...Son livre sur les genoux, elle était de nouveau au soleil sur le banc du bac à sable. Christophe, délaissant Lilou, s'était approché d'elle, souriant, et lui avait parlé. Pendant quelques secondes, tout s'était bien passé ... jusqu'au moment où il lui avait fallu répondre à ses questions... Pressentant son erreur, elle avait néanmoins répondu et... impuissante, elle avait lu dans les yeux de l'homme cette même stupeur, puis cette gêne, déjà fuyante, qu'elle connaissait trop bien. Ensuite, froid, presque méprisant, il lui avait alors tourné le dos et elle, sous le choc... s'était réveillée...

Pantelante, le cauchemar l'avait laissée en sueur mais sans surprise car, au détail près, en boucle dans sa vie, c'était toujours la même vidéo : un garçon dans une soirée ou ailleurs, l'air stupide et souriant, l'abordait. Un instant, tout se passait bien, jusqu'au moment où, plus pressant, il lui posait une question... C'était vraiment tous des crétins, des abrutis ! De toute façon, ils ne la méritaient pas, pas un seul ! A chaque fois, ensuite, elle revenait à la maison, le visage défait et sans un mot pour personne se réfugiait directement dans sa chambre. Sur son passage, inévitablement aussi, elle lisait sur les lèvres grotesques de sa mère cette question toujours la même :

- Mais qu'est-ce qu'elle a encore !?

Et Mathieu, invariablement, répondait, excédé :

- Mais Maman, qu'est-ce que tu imagines !

Elle pleura longtemps, sur elle-même et sur ce « Christophe », cet inconnu qu'elle prétendait aimer. Comme les autres, tous les autres, c'était prévisible, elle le perdrait avant même d'avoir une chance de le séduire. Impitoyablement, cette différence qui démasquait toujours le « mal entendant », était bien évidemment non négociable : chacun à sa place ! Idiote, comment pouvait-elle imaginer déroger à cette règle !? Larmoyante, elle se traîna jusqu'à la commode, au pied du lit, à la recherche de mouchoirs en papier, près de la boîte à bijoux. Elle se souvint alors que son parrain lui avait offert, pour l'un de ses premiers voyages de petite fille, une médaille de Saint Christophe avec une chaîne en or. Brassant ses trésors à sa recherche, elle la retrouva enfin mais beaucoup plus petite que dans ses souvenirs. Émue, elle l'embrassa néanmoins et l'enroula autour de son poignet avant de repartir se coucher. A la pointe de l'aube d'une nuit blanche, épuisée, elle sombra enfin.

Le lendemain matin, un soleil miel et inconscient s'était déversé joyeux dans la chambre, niant sans vergogne l'horreur de la nuit. Hébétée, Clotilde émergea péniblement. Une odeur de café, paresseuse, s'était, sinuante, hissée jusqu'à l'étage et elle s'imagina percevoir les gloussements satisfaits de la cafetière avec, au-dessus, comme dans les dessins animés, régulier, un petit nuage de vapeur. Se maudissant d'avoir oublié de fermer les volets, elle se leva et à contrecœur décida d'affronter le miroir de la salle de bain. C'était un de ces miroirs modernes, parfaitement carré et sans une once de compassion, un miroir sans âme qui n'aurait pas survécu une seconde à la susceptibilité d'une quelconque sorcière et qui aujourd'hui, sans pudeur, lui rappelait le terrible cauchemar de la veille.

- Mais qu'est-ce que tu imagines ! Qu'est-ce que tu imagines !

Malgré son infirmité, la bouche grimaçante de son frère résonnait encore douloureusement dans sa tête. Elle entreprit de se démaquiller des larmes de la nuit. Le rimmel de ses yeux avait coulé, en sillons, jusqu'au bas de son visage, dessinant près de sa bouche, en symétrie, de profonds plis d'amertume. Devant le spectacle d'une telle désolation elle se dit qu'au rythme effréné où elle enchaînait les désillusions, bientôt, elle en était certaine, ces plis s'ancreraient irrémédiablement dans sa chair... A moins que... à moins qu'elle ne se décide enfin à traverser la rivière pour accoster sans tarder sur l'autre berge et là, sans retour ni regret, brûler la barque de son maudit passé, sans état d'âme. Cette idée, et l'ouate en cercles concentrés qui nettoyait sa peau, lui rosirent agréablement le visage. Petit à petit le masque éclaté de sa souffrance se dissout pour laisser place à une seule réalité : elle était jeune, elle était belle, et dorénavant, c'était irrévocable, sa décision était prise, elle ne s'en laisserait plus conter !

Le centre-ville était noir de monde. Se frayant un chemin dans la foule, elle arriva enfin aux portes du but de son expédition :

Les papeteries générales

Maison fondée en 1898

Inscrite profondément sur le fronton et dans la pierre, l'enseigne ne pouvait mentir : si ici elle ne trouvait pas son bonheur, elle en était certaine, elle ne le trouverait nulle part. Délaissant les multiples rames de papiers multicolores, les crayons en éventail et les cahiers spiralés, elle se dirigea directement vers le top du top, le rayon des articles de luxe. Là, elle le vit tout de suite, le carnet parfait ! Pas trop large, il se posait parfaitement dans la paume de la main et, confortable, il était gainé aussi d'un cuir souple de qualité qui avec le temps se patinerait certainement à son avantage. Ses feuilles, très blanches et pas trop fines, se détachaient en pointillés par le haut. Quand celles-ci seraient épuisées, il lui suffirait, pour lui redonner vie, de glisser une nouvelle charge dans le support de cuir. Pour noircir le blanc du papier, un stylo, gainé du même grain de peau, s'insérerait au repos dans l'échancrure de la doublure et, cerise sur le gâteau, un discret crochet équipé d'un lien de cuir assorti lui permettrait, pour ne pas perdre le tout, de l'entraver à son sac, ou plus joliment, à sa ceinture. Elle paya son acquisition sans un mot mais avec le sourire, tentant néanmoins d'en oublier immédiatement le prix. Elle n'eut pas le courage de l'utiliser sur le champ et, lâche, argumenta secrètement ce choix en se persuadant qu'il aurait été ridicule de la déballer dans la rue !

Arrivée dans sa chambre, elle rangea les provisions de papier du carnet dans un tiroir et lentement et les mains tremblante, libéra le petit carnet de son emballage. Elle s'assit ensuite derrière son ordinateur et se mit à taper d'une traite :

Maman, Papa, Mathieu, les amis et les « autres » ...

Je prends la plume aujourd'hui pour vous faire part d'une décision que j'ai prise et qui, j'en suis consciente, ne va pas vous laisser indifférents. Je sais, Maman, que tu vas inévitablement hurler pendant que Papa, pensif, restera silencieux et que Mathieu, lui, conciliant, tentera de te calmer... Mais quelle que soit l'intensité des mots que je lirai sur tes lèvres, sache Maman que je ne changerai pas d'avis.

Voici donc ce choix, irrévocable :

Je fais le serment, à partir de ce jour, de me taire à jamais !

Oui, je l'admets volontiers, le ton est solennel et la formule pompeuse. Et si les termes sont semblables à ceux que le prêtre prononce lors d'un mariage, je dois vous le dire, pour moi aussi ces mots sont d'importance ! Non, je ne suis pas folle ! Fatiguée, oui, épuisée certainement, mais pas folle. Maman, je t'en prie, calme-toi s'il te plaît et avant de continuer à m'invectiver ou à te plaindre, prends au moins le temps de lire cette lettre jusqu'au bout...

Depuis ma plus tendre enfance, vous m'avez toujours protégée et votre amour, érigé en rempart presque inviolable autour de moi, a toujours fait merveille. De cela, de tout cœur, je vous remercie. Vous êtes toute ma famille et, sans vous, j'en suis consciente, je n'existerais pas. Je sais aussi les épreuves que vous avez traversées et j'imagine cette fameuse scène avec le professeur fou : « J'ai une bonne et une mauvaise nouvelle, par laquelle voulez-vous que je commence ? ». La « bonne nouvelle », mais en était-ce bien une, affirmait déjà ma différence : j'étais définitivement une enfant surdouée flirtant avec un QI qui m'interdisait désormais toutes les petites routes de campagne, limitées à 90. La mauvaise nouvelle, elle, sans discussions, me reléguait pour la vie dans le monde du silence : j'étais irrémédiablement sourde.

Il nous a fallu alors tous les courages pour porter ensemble ma croix, chacun près de l'autre, haletants sous la charge. Sur le chemin de notre calvaire, nous nous accorderons pour dire que le plus lourd pour nous, comme le poids d'une grande montagne, fut de subir continuellement sur notre passage le

non-regard des bien entendants. Rarement compatissants, quelquefois méprisants, le plus souvent fuyants, ils jouaient toujours l'indifférence... Cachez ce handicap que je ne saurais voir !

Pourtant, pour me permettre d'aller néanmoins vers ces gens, nous avons « escaladé », les pieds en sang, tous les chemins possibles et même plus. Dans un premier temps, quand j'étais petite, nous avons tous acquis le langage des signes et, vermeilles sur vos lèvres aussi, j'ai appris à lire vos pensées. Plus tard de trop longues années de « rééducation » par l'orthophonie m'ont permis, ridicule et avec un goût amer dans la bouche, de « parler » ! Mais apprendre l'oralité par l'orthophonie ne vous garantit pas l'expression d'une voix suave et musicale aux oreilles des bien entendants, loin de là. Et, malheureusement, malgré tous les efforts consentis, ma voix, trop forte ou trop grave, se révéla horriblement caverneuse, et toujours perçue, de toute façon, comme extrêmement désagréable. De cette triste vérité, hélas, je ne vous apprendrai rien !

Pourtant, si toute chose est liée à un début, elle l'est aussi à une fin et cette fin pour moi, c'est aujourd'hui. Stoïque, pendant des années, je me suis accrochée à cette voix lugubre, un peu pour moi, beaucoup pour vous, quant aux « autres » ... Maintenant je passe la main et j'abandonne au gouffre de l'oubli cette voix qu'on m'a dite monstrueuse et qui, sans le vouloir, m'aurait tant desservie. Pardonnez-moi, mais je n'en peux plus. Jouer à langueur de journée le Dark Vador de service démasqué est désormais au-dessus de mes forces. Depuis vingt ans je suis sourde comme tant d'autres sont noirs, nains ou gauchers. La tête hors de l'eau, mon corps se débat dans un ostracisme visqueux qui englobe, lui, dans la même affligeante attitude, le racisme ordinaire et la bêtise. Pas de quoi fouetter un chat (dans la gorge) me direz-vous. Pourtant si, car je ne peux me résoudre, pour adoucir mon désespoir, à remercier Dieu de ne pas m'avoir faite gitane, rousse et bossue... Sur ce sujet il y aurait tant à dire mais je sais que pour l'essentiel, vous décrypterez ce texte entre les lignes de ma douleur comme je le fais souvent sur vos lèvres parfois crispées...

On dit que seuls les imbéciles, leur vie entière, reprochent inlassablement au miroir ses grimaces ! Pour moi, je vous en prie, laissez-moi simplement changer ces grimaces en sourires, pour qu'un jour, épanouie et heureuse, je puisse enfin partager avec vous tout le bonheur du monde. Voilà, pour l'essentiel, je pense vous avoir tout dit. Pour le reste, n'en doutez pas, mon amour y pourvoira.

Votre fille, sœur et amie,

Clotilde

Elle relut la lettre, changea quelques mots par d'autres puis l'édita en trois exemplaires et le transféra aussi sous forme de courriel adressé à tous ses amis. Le doigt en suspens, quelques instants, pensive, elle hésita avant d'envoyer le message. Mais le doigt, rageur, la prit de court et appuya sur le bouton. A partir de ce moment, elle le savait, les dés étaient jetés : elle ne pouvait plus faire marche arrière. Elle glissa les trois lettres, chacune dans une enveloppe, et inscrivit à la main le nom des destinataires : Maman, Papa, Mathieu. Elle descendit ensuite dans le salon, ils étaient tous là. Sans un mot, elle tendit à chacun sa lettre et avant qu'ils ne l'aient ouverte, elle s'enfuit dans le jardin... Plus tard Mathieu était venu la chercher et finalement tout s'était bien passé, enfin dans la mesure des capacités de Maman qui avait quand même pleuré une bonne heure avant d'accepter les faits. Son père, lui, l'avait seulement embrassée tendrement et c'est Mathieu, plus pragmatique, qui avait conclu que dans ce choix, « finalement, elle n'avait rien à perdre ». Heureuse de cette conclusion, rayonnante, Clotilde les avait remerciés dans la langue des signes, affirmant même qu'elle respirait enfin librement et ce, depuis longtemps.

Toute la journée du lendemain, la pluie avait pleuré sa décision mais Clotilde inflexible, avait refusé de l'entendre. Son portable aussi n'avait pas cessé de vibrer, lui délivrant par sms les réactions à chaud de ses relations et amis. L'ensemble des messages était très contrasté, beaucoup à mots couverts assimilaient sa décision à une défaite ou tout au moins à un recul certain devant l'adversité ; mais d'autres, moins nombreux, l'encourageaient dans son choix, considérant que, dans cette histoire, elle avait suffisamment donné ! Agacée, elle n'avait répondu à personne, certaine en définitive qu'elle n'avait plus à se justifier. De toute façon son esprit était ailleurs : mercredi après-midi c'était demain, dans 23 heures !

Elle était arrivée en avance et la place était déserte. Elle s'assit néanmoins et malgré, le calme visuel ambiant, ne réussit pas à se concentrer sur son livre. Viendrait-il, ne viendrait-il pas ? Et si oui, arriverait-elle à attirer son attention ? Et plus tard, accepterait-il le dialogue via le petit carnet ? Folle de tant d'incertitudes, le bac à sable circulaire lui tournait maintenant la tête. Un instant elle fut tentée de se lever et de partir, quitte à revenir plus tard mais finalement elle n'en fit rien car les premières mamans arrivaient, déjà soupçonneuses et inquiètes du bébé qu'elle n'avait pas. Heureusement, bientôt, on ne fit plus attention à elle...

Le regard au-delà du grand cercle, attentive, elle le vit enfin, marcher nonchalamment dans sa direction, la petite fille ondulant sur ses épaules. Il était beau, bien plus beau que dans son souvenir. D'un geste large il déposa au sol sa princesse et immédiatement, à ses pieds, il fit avec elle l'inventaire

nécessaire aux travaux de la journée. Le seau, la pelle, le râteau, rien ne manquait, la construction pouvait commencer...

La première muraille était achevée. Désespérée, Clotilde, les mains moites, en cherchait la faille mais ne la trouva pas ! Christophe s'attaquait déjà à la deuxième enceinte. C'est à ce moment qu'elle vit s'offrir à elle une opportunité. Silencieux, deux bambins, un « grand » blond et un petit brun teigneux, rampaient, belliqueux, vers les remparts de Lilou, poussant aussi devant eux une grosse pelleteuse jaune. Dans quelques instants, si elle ne réagissait pas, la face nord de la forteresse serait irrémédiablement détruite. Sans hésiter alors, et n'écoutant que son courage, Clotilde se précipita au-devant du chaos et atterrit de tout son long, dans le sable, face aux engins exterminateurs.

- Brice ! Nicolas ! Ça suffit maintenant, laissez la petite fille tranquille ! Et arrêtez aussi de vouloir toujours tout casser, le bac à sable est à tout le monde, il vous faudrait un jour apprendre à partager !

La maman, venue récupérer les vauriens, avait fini sa phrase en regardant Clotilde dans les yeux, comme pour s'excuser. Elle, simplement contente d'être enfin dans la place, l'avait absoute d'un petit signe de la main avant de se retourner vers Christophe. Un peu étonné, il venait juste de comprendre à quel drame Lilou venait d'échapper. Il s'exclama :

- Merci ! Vous avez véritablement risqué votre vie pour nous.

Elle répondit à son sourire et pour la première fois aussi affronta son regard. Un temps incertain, ils s'observèrent, lui se demandant peut-être où il l'avait déjà rencontrée et elle, persuadée maintenant que s'il disparaissait, elle en mourrait ! Et puis, comme toujours, il avait fallu briser le silence :

- Vous, c'est un prince ou une princesse ?

D'un geste de la main, interrogatif, il avait balayé l'ensemble des nains qui ravageaient le bac à sable. Ne pas répondre, **surtout ne pas répondre** ! Elle sortit de sa manche le petit carnet et écrivit :

Aucun des deux, je suis libre, libre et tourbillonnante comme le vent d'automne.

D'un geste preste elle déchira le billet et le lui tendit mais déjà, dans ses yeux, elle lut qu'il avait compris. Pourtant, il ne laissa paraître aucun de ces pitoyables signes de gêne habituels. Seule, franche, une interrogation :

- Vous ne m'entendez pas... totalement ?

Avec un triste sourire, elle hocha lentement plusieurs fois la tête puis écrivit :

Mais je sais par contre, sur vos lèvres, décrypter tous les secrets du monde !

Le billet encore entre les mains, il n'avait pas hésité une seconde : droit dans les yeux, **il lui avait souri de nouveau** ; un sourire si doux, si tendre, que Clotilde, sans comprendre le pourquoi du comment et comme dans un rêve, d'instinct, joua cette fois son dernier va tout :

Il me faudrait néanmoins au moins 1001 nuits pour tous vous les révéler...

Il sourit encore avant de s'approcher lentement d'elle pour lui répondre en confidence :

- Je ne sais pas si elles me seront suffisantes pour lire en vous tous les mystères.

Elle « répondit », les yeux pétillants :

Soyez sans crainte ; Shéhérazade en son temps, avait trouvé la solution !

Il acquiesça de la tête. Elle lui tendit un autre un billet :

De vous je sais l'essentiel, mais pas encore votre nom ?!

Comme il était proche d'elle maintenant, il chuchota :

- Je m'appelle Christophe, Christophe...

Elle ne put deviner sur ses lèvres, bien trop affleurantes des siennes à ce moment, la suite de son nom. Mais cela, finalement, n'avait plus vraiment d'importance car elle avait la certitude désormais qu'elle

11

ne s'était pas trompée.

Roxanne-Lou AMINIAN